

Chapman University Chapman University Digital Commons

World Languages and Cultures Faculty Articles and
Research

World Languages and Cultures

2007

Review of 'Celle qui ne parle pas' by Capucine Ruat

Véronique Olivier

Chapman University, olivier@chapman.edu

Follow this and additional works at: http://digitalcommons.chapman.edu/language_articles



Part of the [French and Francophone Literature Commons](#)

Recommended Citation

Olivier, Véronique. "Review of 'Celle qui ne parle pas' by Capucine Ruat." *The French Review* 80.6 (2007): 1420-1421. Print.

This Book Review is brought to you for free and open access by the World Languages and Cultures at Chapman University Digital Commons. It has been accepted for inclusion in World Languages and Cultures Faculty Articles and Research by an authorized administrator of Chapman University Digital Commons. For more information, please contact laughtin@chapman.edu.

Review of 'Celle qui ne parle pas' by Capucine Ruat

Comments

This review was originally published in *The French Review*, volume 80, issue 6, in 2007.

Copyright

American Association of Teachers of French

RUAT, CAPUCINE. *Celle qui ne parle pas*. Paris: Stock, 2006. ISBN: 2-234-05830-9. Pp. 93. 11 €.

Dans son premier roman court et brut, Ruat met en scène une jeune femme de trente ans dont le sang s'est arrêté de couler: "mon corps s'est endormi" (7). Pour le réveiller, et pour tenter de comprendre, le texte replonge dans l'histoire des femmes de sa famille parce que "le sang, c'est une histoire de femmes" (8). Tout commence un jour d'été, quand, à onze ans, la narratrice découvre la douleur et le dégoût du sang qui jaillit pour la première fois. En effet, cette féminité est vécue comme un "fardeau", comme une régression symbolisée par quelques pages inondées de négations: "je ne faisais pas de folies; je n'achetais pas de marques, je ne savais pas demander" (16); "je ne voulais plus de ma mère" (17).

Dans ce roman où l'on fait le tour de la famille comme on visite les pièces d'un appartement de banlieue parisienne "ni riche, ni pauvre", plusieurs personnages se dégagent, principalement féminins. La sœur d'abord, éblouissante, "ma star de cinéma" (33). Mais une star fragile avec qui communiquer demeure impossible. La mère qui, un jour, à trente-neuf ans, a décidé de ne plus se maquiller comme si elle avait déjà cessé d'exister. Enfin, la grand-mère, comparée à un "oursin", à un "porc-épic" (39), incapable de tendresse: "des lèvres sans murmures ni baisers" (39). Ainsi, dans cette famille, conclue la narratrice, "la douceur n'est pas toujours du côté des femmes" (47). En dehors de la famille, les choses ne se passent guère mieux, que ce soit avec l'amie ou avec "cet homme qu'[elle] aimerai[t] aimer" (81). Restent alors les livres, véritable refuge et jaillissement de vie, excès: "je revenais des salons du livre les sacs pleins" (67). Puis l'écriture "venue naturellement" (69) et finalement, forcément salvatrice. Car celle qui ne parle pas a beaucoup à dire,

montre l'urgence d'écrire. Le sang se métamorphose en encre: "l'écriture coule dans les veines, douce et chaude, et délie la parole des femmes" (80).

C'est un récit à la première personne, sous la forme de confession, mais qui évite l'épanchement. Le choix de l'imparfait par exemple, tend à figer les habitudes, tandis que le style est à l'image des "grands coups de pinceau" (22) que l'adolescente utilise dans les cours de dessin. L'économie de mots, la sélection d'une scène font toute l'efficacité du récit comme dans ce passage qui dévoile une certaine détresse maternelle: "lorsque je rentrais de l'école, je la trouvais dans l'appartement vide. Elle m'attendait avec un pain au chocolat ou une brioche au sucre. Je sentais sur sa peau l'odeur du fauve en cage" (23). La grande réussite de ce roman tient néanmoins dans l'art de la description qui prend souvent la forme d'instantanés, de clichés, d'arrêts sur image. En témoignent les quatre photos de Noël prises entre 1978 et 2004 et sur lesquelles figurent la narratrice et sa sœur. Leur relation et leur évolution est toute entière suggérée par le jeu des regards et l'attention portée aux vêtements.

Symbolisé par le sang "universel" de cette jeune femme ("je suis O négatif", 47), c'est-à-dire par un sang capable de donner, ce roman magnifique et déroutant, incisif et cassant, est finalement une offrande au lecteur. Libérée par l'écriture, celle qui ne parle pas abandonne la négation pour devenir, comme l'attestent les derniers mots de son récit, "celle qui parle" (93).